

La littérature comme arme

Introduction : *Les métiers du livre face à la censure*

Les éditeurs subissent de lourdes contraintes. Une nouvelle législation entre en vigueur. En août 1940 paraît la **liste Bernhard**, puis le 28 septembre 1940 la première **liste Otto** : elle donne les titres des 1060 ouvrages retirés de la vente ou interdits, établie par la *Propaganda-Staffel* (la section de propagande allemande) en liaison avec l'Ambassade, dirigée par Otto Abetz. Elle est suivie de trois nouvelles listes. Est proscrit tout ce qui est jugé « antiallemand », les « œuvres d'écrivains juifs », de traducteurs juifs ; ainsi que la réimpression d'œuvres américaines et anglaises parues après 1870. Deux millions de volumes sont pilonnés. Les maisons d'édition sont « nettoyées » : onze ferment. Nathan et Calman-Lévy sont « aryannisés » sous le nom des Editions Balzac.

Conjointement paraît une **Convention de censure** qui édicte les nouvelles règles pour l'activité éditoriale en zone occupée. L'éditeur devient entièrement responsable du choix des ouvrages qu'il publie : cette Convention **érige en principe l'autocensure**. Mais les rivalités entre la *Propaganda-Staffel*, le Commandement militaire allemand en France et l'Ambassade à Paris font que ces règles ne sont pas appliquées à la règle. De plus, quelques failles juridiques permettront de passer outre aux règles.

De son côté, Vichy utilise la censure pour promouvoir son programme de réforme intellectuelle et morale. La censure morale s'applique donc au domaine littéraire ; elle pourchasse tous les passages jugés osés. À partir d'avril 1942, la Commission de contrôle du papier choisit les livres à publier et soumet ses choix à la section *Schriftum* de la *Propaganda-Staffel*.

Les revues relèvent du service des périodiques : du ministère de l'information à Vichy, de la censure des livres à Clermont-Ferrand, de l'administration militaire allemande avenue des Champs-Élysées. Elles ne subissent pas les interdictions des listes Otto. Les périodiques antérieurs à l'Occupation peuvent paraître sans demande d'autorisation. Pour les autres celle-ci est nécessaire ; les motifs de refus sont le manque de papier, les opinions politiques ou des raisons raciales. Après le décès de l'amiral Darlan, la censure française est entre les mains de **Paul Marion** ; celui-ci se rend compte qu'elle n'est pas toujours efficace. Les censeurs locaux sont souvent peu lettrés et se font duper ; d'autres sont compréhensifs, parfois même complices. La censure allemande n'est pas toujours très vigilante envers les revues.

Les bulletins ronéotypés peuvent être publiés sans autorisation ; il n'est pas nécessaire d'en présenter deux exemplaires à la censure.

Après la barrière de l'autorisation de paraître, il y a celle du **dépôt légal** qui est une obligation pour les éditeurs.

Les imprimeurs (« Les soldats du plomb ») prennent de très gros risques. La répression est violente et beaucoup sont emprisonnés ou exécutés.

I- L'écriture intime : de la survie à l'expression d'un non consentement

1- Beaucoup de **journaux intimes** sont écrits pendant cette période, par des écrivains et non-écrivains, des résistants et non résistants. Leur première fonction est d'exprimer un mal-vivre, la sensation de se trouver coupé du monde : l'écriture permet aux diaristes de faire le point sur eux, les autres, la situation, et **de tenir**. Ainsi, **Charles d'Aragon**, journaliste, dès la débâcle se « raccroche » à son journal, qu'il tient jusqu'en août 1942.

Les journaux présentent une chronique de la vie quotidienne, mais aussi son dépassement. Il s'agit de dresser un bilan, d'affirmer son droit à penser et à porter un jugement, le refus d'abdiquer : **rester soi et survivre moralement**.

En 1942, **Hélène Berr** a 21 ans ; elle prépare l'agrégation d'anglais à la Sorbonne. Elle reprend un Journal commencé en 1940, qu'elle tient jusqu'à son arrestation le 8 mars 1944. Elle est internée à Drancy puis déportée à Auschwitz avec ses parents.

Dans la première partie, son Journal est le **confident** d'une jeune fille qui délibère sur ses sentiments. À partir du 1er juin, s'ajoute une **fonction mémorielle et testimoniale**, dont le port de l'étoile jaune est le déclencheur. L'écriture n'est plus là pour sonder un cœur mais pour servir de témoignage : l'horreur doit être racontée, pour plus tard.

(Lundi 27 avril 1942-« À la bibliothèque, j'ai revu ce garçon aux yeux gris ; à ma grande surprise, il m'a proposé de venir écouter des disques jeudi ; (...) Je sais son nom. Il s'appelle Jean Morawiecki. Avant de le savoir, je lui avais trouvé l'air slave, l'air d'un prince slave». (p. 37)

Lundi 8 juin 1942- « C'est le premier jour où je me sente réellement en vacances. Il fait un temps radieux, très frais après l'orage d'hier. Les oiseaux pépient, un matin comme celui de Paul Valéry. Le premier jour aussi où je vais porter l'étoile jaune. Ce sont les deux aspects de la vie actuelle : la fraîcheur, la beauté, la jeunesse de la vie, incarnée par cette matinée limpide ; la barbarie et le mal, représentés par cette étoile jaune ». (p55)

*10 octobre 1943- « À chaque heure de la journée se répète la douloureuse expérience qui consiste à s'apercevoir que les autres ne savent pas, qu'ils n'imaginent même pas les souffrances d'autres hommes, et le mal que certains infligent à d'autres. Et toujours j'essaie de faire ce pénible **effort de raconter. Parce que c'est un devoir, c'est peut-être le seul que je puisse remplir. (...) Il faudrait donc que j'écrive pour pouvoir plus tard montrer aux hommes ce qu'a été cette époque**». (pp. 185, 187))*

2- **Des journaux collectifs** voient aussi le jour. Par exemple, le **Canard interné**, rédigé au camp de Saint-Sulpice-la-Pointe, dans le Tarn. Ce camp regroupe des internés politiques et à partir des rafles de 1942 des Juifs, qui servent de main d'œuvre sur les chantiers Todt.

Comme beaucoup de journaux d'internés dans les camps français, le but du **Canard interné** est clairement affirmé : **se préserver et survivre** en vue du combat à venir.

Le 1^{er} janvier 1944 paraît le 1^{er} numéro : après les geôles, les barbelés, « **Le camp est certes un moindre mal, mais un danger guette celui qui ne résiste pas : devenir la proie de la torpeur et de l'enlèvement et l'asphyxie morale où mène la vie d'un camp. Ce journal aura rempli sa modeste tâche s'il contribue (...) à maintenir le moral de nos camarades. Savoir rire aujourd'hui c'est savoir combattre demain** ».

3- La correspondance : Les lettres, écrites et reçues, sont une bouée de sauvetage pour beaucoup d'internés : elles sont le dernier fil qui les relie à leur vie. Certains détenus deviennent des « écrivains », souvent assidus. **Mordka Rotgold** a 35 ans, est père de cinq enfants et est brocanteur; il s'est réfugié en France en 1930. Alors qu'on n'a droit qu'à une lettre hebdomadaire (voire mensuelle), écrite en français, **Mordka** écrit du camp de Beaune-la-Rolande à son épouse presque tous les jours et en yiddish, malgré les risques de sanction. Ce courage lui permet de maintenir le seul lien qui le sauve de la résignation ou du désespoir.

Quant aux **dernières lettres**, écrites par des otages ou des résistants condamnés à mort, elles ont une double fonction : elles permettent de « survivre » dans l'attente de l'exécution. Et en revendiquant un idéal humain, elles affirment un courage qui est un dernier acte de résistance.

4- Les graffiti : En 1945, **Henri Callet** publie *Sur les Murs de Fresnes*, recueil de graffiti issus des murs de la prison. Ces graffiti sont la dernière trace de ces hommes et femmes disparus, leur dernier cri : ils leur survivent. Face à une gamelle gravée, H. Callet écrit : « *Ce doit être un besoin très fort : écrire.*

Ecrire sur n'importe quoi. Sur le bois des meubles, sur le plâtre. Graphomanie.

Ne pas disparaître sans dire, crier quelque chose, n'importe quoi. A personne.

Sur l'aluminium d'une gamelle. »

Conclusion : Bien que se situant un peu en-deçà de la littérature (sauf quelques journaux intimes), tous ces écrits témoignent déjà, à des degrés divers, en plus d'un acte de survie, d'un non consentement, premier pas vers l'écrit ou l'acte de résistance, au sens d'un combat contre l'ennemi. Sous tous les régimes d'oppression, comme le montrent B. Curatolo et F. Marcot, **écrire est déjà l'expression d'un refus** : contre l'oubli, la mort, la norme, le mensonge, la peur, la paresse, le laisser-aller.

Encore en-deçà de ces traces, il y a le **silence**, silence de personnes qui n'ont pas eu le temps d'écrire, ou qui n'en ont pas eu la possibilité matérielle ; mais aussi le silence d'écrivains qui, volontairement, ont confisqué leurs mots, ont refusé de publier toute littérature tant que l'occupant serait en France (R. Char, J. Guéhéno, B. Cendrars, P. Réverdy)

II- La littérature comme Combat des écrivains

L'Appel du général de Gaulle redonne du courage aux écrivains. Poésie et littérature ne leur paraissent pas encore des armes possibles. Ils ne se font pas encore une idée du type de résistance que permettrait la chose écrite. « *Nous ne pensions pas à nous demander ce qui, dans l'exercice de la littérature et de la poésie, pouvait participer de notre insoumission et apporter à ce que nous concevions comme un combat à la fois une énergie, des armes et le moyen d'en laisser des traces peut-être nécessaires* », Jean Lescure, *Poésie et Liberté, Histoire de Messages, 1939-1946.*

Et pourtant...

Hymne à la liberté

*O mémoire des morts exhalée de la terre
Lumière qui montait du silence du sol
Tu faiblis, et dans le passé les pas se perdent
L'homme au soir des nations est seul. Les tyrans
Ont soumis jusqu'aux monts ultimes de l'histoire
Et réprimé le pouls des fleuves sous leur poids :
Leurs géantes statues défient la nuit géante
A leur front luit une escarboucle de malheur
Dont la lueur séduit la misère des hommes
Car un froid noir rayonne d'elle, et dans le sang
Allume les ardeurs sans nom de la ténèbre*

Tandis qu'en haut avec la liberté le Ciel se meurt. (...)

Pierre Emmanuel (1916-1984), In *Jour de colère*, coll « Fontaine », Alger 1942 (In *La Résistance et ses poètes*, Pierre Seghers)

La situation des écrivains : des mots comme armes ?

Face à la censure, quelle position adopter si l'on refuse la collaboration ? Opter pour le silence, refuser ou accepter de publier, de façon légale ou clandestine. Toutes ces options expriment des manières différentes de pratiquer une résistance intellectuelle. Mais entre celle-ci et la résistance armée, les deux voies sont aussi dangereuses. Nous allons répertorier différentes attitudes adoptées par les écrivains.

1- Le silence et les armes

René Char adopte l'attitude la plus radicale : il ne veut partager aucune beauté avec les nazis ; il **ne publie donc plus et rejoint un maquis**. Il lui faut « *devenir – pour combien de temps ? – un monstre de justice et d'intolérance, un simplificateur claquemuré, un personnage arctique qui se désintéresse du sort de quiconque ne se ligue pas avec lui pour abattre les chiens de l'enfer.* » « *Certes il faut écrire des poèmes, tracer avec de l'encre silencieuse la fureur et les sanglots de notre humeur mortelle, mais tout ne doit pas se borner là. Ce serait dérisoirement insuffisant.* », in *Recherche de la base et du sommet*, 1941.

« *Sans vouloir faire preuve d'agressivité supérieure, il me semble que la seule préoccupation sérieuse d'un poète en ce moment doit être celle du silence (et non du désœuvrement). À notre époque d'écrasement et de dénaturation de la condition humaine, seule la compagnie du feu et celle des otages me paraissent harmonieuses.* », *Lettre à René Bertelé*, 7 juin 1942.

Dans ses carnets (futurs *Feuillets d'Hypnos*), il mélange les réflexions du chef et celles du poète : « *Je n'ai pas peur. J'ai seulement le vertige. Il me faut réduire la distance entre l'ennemi et moi. L'affronter horizontalement.*

Être stoïque, c'est se figer avec les beaux yeux de Narcisse. Nous avons recensé toute la douleur qu'éventuellement le bourreau pouvait prélever sur chaque pouce de notre corps ; puis le cœur serré, nous sommes allés et avons fait face.

On ne se bat bien que pour les causes qu'on modèle soi-même et avec lesquelles on se brûle en s'identifiant. (...)

Le poète, susceptible d'exagération, évalue correctement le supplice. »

Jean Prévost s'arrête d'écrire pour se tourner vers la lutte armée.

« Être un esprit libre, un homme libre, c'est prendre sa part des problèmes dont nous dépendons tous, et que personne ne peut résoudre : la destinée et la politique. Refuser de s'en mêler, c'est s'abandonner aux pires esprits, ceux qui se croient sûrs et s'arrogent l'autorité aux présomptueux et aux fanatiques. Le courage de choisir la clairvoyance, de choisir pour soi seul, la générosité de vouloir que chacun choisisse, telle serait la liberté : qu'une seule de ces vertus lui manque et elle meurt. »

2- L'arme du silence

Jean Guéhenno, Blaise Cendrars et Pierre Reverdy s'abstiennent de publier. Pour Jean Guéhenno, seul le silence est acceptable ; il permet de ne pas donner l'illusion au monde, comme le souhaitent les Allemands, que tout continue comme avant. « *Littérature. Rien n'est plus noble que le jeu quand il est la fleur de la liberté, mais rien n'est plus ignoble quand il est le divertissement et la parole d'une servitude acceptée.* », J. Guéhenno, *Journal des années noires*. Ainsi ce silence est-il un silence de lutte, une arme contre l'ennemi : **lui refuser ce qu'il attend des écrivains français.**

3- Les mots et les armes

Pour les autres écrivains, **la Résistance commence par la langue** ; l'utiliser en écrivant textes et poèmes est la première forme de résistance du langage. Il ne faut pas le laisser « à la disposition de ceux qui avaient droit de parole », Jean. Lescure.

Schlumberger : « *Quiconque se mêle d'écrire...devient responsable du langage, qui est la forme, à lui confiée, de l'honneur national.* », cité par Jean Lescure in *Poésie et liberté*.

Le poète **Robert Desnos**, 1900-1945, redevient journaliste après l'arrivée au pouvoir du maréchal Pétain. Il décide « *...de retirer de la guerre tout le bonheur qu'elle peut me donner : la preuve de la santé, de la jeunesse et l'incalculable satisfaction d'emmerder Hitler.* »

Il s'engage dans le réseau clandestin Agir et y est actif : actes de résistance, fabrication de faux papiers, renseignement et espionnage et certainement, lutte armée. Arrêté le 22 février 1944, il meurt du typhus à Terezin, le 8 juin 1945, jour de sa libération. On trouve sur lui la transcription de la dernière strophe du poème « *J'ai tant rêvé de toi* » (1926) ; elle est publiée le 11 août 1945 dans *Les Lettres françaises* :

*J'ai tellement rêvé de toi
J'ai rêvé tellement fort de toi,
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi,
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres,
D'être cent fois plus ombre que l'ombre,
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée.*

4- Les mots comme arme

Cette Résistance se poursuit avec l'utilisation du langage comme vecteur de messages, de mots d'ordre, d'appels à refuser le joug imposé. **La poésie** joue un rôle capital, car les mots des poètes se retiennent et se transmettent plus facilement : de bouche à oreille, écrits sur les murs, sur des cahiers, des tracts glissés sous les portes ou dans les boîtes aux lettres. Ces mots de souffrance et d'espoir entretiennent la flamme de la Résistance.

Dès l'automne 1940, **Jean Paulhan** compose des quatrains anti-Pétain ou anti-Laval, sur des petits bouts de papier abandonnés sur une table de café, dans la rue, à un guichet de poste...

*Le retour de l'aiglon
J'ai bien vu revenir l'Aiglon,
Mais il semble qu'il y ait maldonne :
C'est du charbon que nous voulons,
Et c'est des cendres qu'on nous donne.*

De plus, les textes poétiques sont plus faciles à détourner, devenant des **parodies** ou **pastiches** au message politique clair pour beaucoup. Exemple de parodie (tract trouvé dans le Jura en 1941, cité in *Ecrire sous l'Occupation*)

« *Les conquérants*

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal
Fatigués des ersatz qui nourrissent à peine
De Brême et de Hambourg, rouliers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.
Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Dont Londres et Paris gardaient leurs caves pleines
Et de brusques défis vibraient dans leurs antennes
Quand le Führer parlait au monde occidental
Chaque soir, espérant des lendemains épiques
Les rives de la Manche et les ports atlantiques
Enchantaient leur sommeil d'un mirage doré
Jusqu'au jour où, brisés dans leur noire envolée
Ils virent s'éployer dans un ciel ignoré
Signe du Jugement, la bannière étoilée.*

J. M. de Heredia 1941 »

Des écrivains se regroupent en organisation de résistance littéraire. Dès juin 1940, **Claude Aveline**, **Jean Paulhan** et **Jean Cassou** fondent les « *Amis d'Alain Fournier* », dont l'intitulé de société savante cache l'organisation. Paulhan participe à l'élaboration de *Résistance*, bulletin clandestin diffusé par le réseau du Musée de l'Homme.

Le **Conseil National des Ecrivains**. En 1941, à la demande du PC, **Jacques Decour** fonde le Front National des Ecrivains, pour la zone Nord ; il devient le **CNE** en 1943. Ce dernier conçoit la Résistance comme le maintien des écrivains au service de leur art, **l'écriture restant leur propre arme**. Il rassemble énormément d'écrivains, venus d'horizons divers, s'exprimant dans *Les Lettres françaises*.

Mais il est difficile au CNE de tenir une ligne de conduite : faut-il publier dans les journaux autorisés pour les infiltrer ou refuser pour marquer leur asservissement à l'ennemi ?

Certains écrivains tels **Julien Benda** et **Jean Cassou**, intransigeants, refusent de publier n'importe où : ils n'acceptent que certains éditeurs ou revues, clandestines par exemple.

Beaucoup vont au contraire **essayer de ruser**, tromper la censure, pratiquer un double jeu :

→ En utilisant des failles juridiques :

Les Feuilletts du Quatre Vingt et Un ne dépassent pas quatre pages : elles ne subissent donc pas la censure allemande.

→ En jouant à ce que Claude Roy appelle le jeu de « berne-censure » : il s'agit de tromper la censure en utilisant différents procédés

Paul Eluard fait figurer le poème *Liberté, interdit*, dans *Vérité 42*, publié sans visa de censure.

Les revues *Messages* et les *Cahiers de l'École de Rochefort* utilisent le procédé d'antidatage pour ne pas avoir à se soumettre à la censure.

Des revues « achètent » le censeur en publiant un texte ou des poèmes de lui (médiocres).

→ En acceptant les compromis :

Albert Camus accepte de publier en 1942 *L'Étranger*, *Le Malentendu*, *Le Mythe de Sisyphe* chez Gallimard, qui lui-même jongle pour conserver sa maison d'édition.

→ En jouant double jeu :

Jean Paulhan profite de sa position dans les institutions littéraires légales pour développer une intense activité clandestine. De son bureau chez Gallimard, il oriente les écrivains vers des revues ou les Editions de Minuit.

Le plus important double jeu est celui de la **littérature de contrebande**, théorisée par Aragon. Elle est l'art de dire des choses interdites avec des mots autorisés. Ceux-ci ont toujours un double sens, suggèrent autre chose, multiplient les « *clins d'œil complices au lecteur averti* » (Paul Marion) qui sait les décrypter. Les censeurs locaux sont souvent dupés (Cette littérature dérive parfois vers le **jeu littéraire** ; exemple : *Collaboration* est un poème qui se lit à double sens : horizontal et vertical, proposant le « double jeu » comme modèle de comportement pour tous les Français (Bruno Leroux, *Ecrire sous l'Occupation*).

« *Aimons et admirons le chancelier Hitler,
L'éternelle Angleterre est indigne de vivre,
Maudissons, écrasons le peuple d'outre-mer
Le nazi sur la terre sera seul à survivre
Soyons donc le soutien du Führer allemand
De ces navigateurs de la race maudite,
A eux seuls appartient le juste châtiment
La palme du vainqueur sera le vrai mérite. »*

Ces jeux sont plus accessibles que certains textes d'écrivains ; ils permettent à un grand nombre de s'emparer de la langue pour s'exprimer :

« *Le nouvel alphabet*

La nation ABC

Les places fortes OQP

La gloire FAC

Les provinces CD

Le peuple EBT

Les Lois LUD

La justice HT

Le prix de la vie LV

La ruine HV

La honte VQ

Mais l'ESPOIR RST

Prière de faire circuler. »)

Les Editions de Minuit

En 1940, **Pierre de Lescure**, déjà dans la résistance active, prend la décision de créer la première maison d'édition clandestine, indépendante politiquement. Il la fonde en 1941 avec **Jean Bruller** (Vercors).

« (...) s'il ne s'exprime pas, l'esprit meurt.

Voilà le but des Editions de minuit. La propagande n'est pas notre domaine. Nous entendons préserver notre vie intérieure et servir librement notre art. Peu importe les noms. Il ne s'agit plus de petites renommées personnelles. Peu importe une voie difficile. Il s'agit de la pureté spirituelle de l'homme. », **P de Lescure**, 1942, préface à la 1^{ère} édition du *Silence de la mer*.

Le 20 février 1942, paraît le premier titre : **Le Silence de la mer** ; la véritable identité de **Vercors** ne sera dévoilée qu'en août 1944. Le livre a la forme d'une plaquette de 90 pages et est tiré à 350/400 exemplaires. Sa présentation est soignée, ce qui ne relève pas que d'une préoccupation esthétique ; c'est un acte de résistance en soi, car il faut mettre sur pied un circuit clandestin pour la réaliser : deux imprimeurs, un café pour stocker les feuilles, le transport en métro des feuilles imprimées, un lieu de brochage/collage des livres.

La nouvelle se passe en 1941 ; un vieil homme et sa nièce hébergent un officier allemand. Celui-ci, courtois et cultivé n'arrive pas à rompre leur mutisme qui est l'expression de leur patriotisme : le silence comme résistance.

Tous les titres de la collection, nouvelles et romans, ne décrivent pas *la Résistance en tant que telle, mais le récit de vies, des gestes et attitudes qui témoignent de comportements de refus et de dignité*, (Cécile Vast, *Ecrivains dans la Résistance en France* ; in *Ecrire sous l'Occupation*).

Le 14 juillet 1943, paraît **L'Honneur des poètes**. **P. Seghers, P. Eluard, J. Lescure** ont l'idée de rassembler dans un même recueil une vingtaine de poètes, car la poésie est un vecteur essentiel de la souffrance, de la lutte, de la liberté et de l'espoir ; elle a le **premier rôle dans la guerre des mots**. Le recueil est diffusé sous forme de tract que Jean Lescure et son épouse distribuent dans Paris en tandem...

Ce cœur qui haïssait la guerre...

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu'il bat pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu'au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit,

Voilà qu'il se gonfle et qu'il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre et de haine

Et qu'il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent

Et qu'il n'est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne

Comme le son d'une cloche appelant à l'émeute et au combat.

Ecoutez, je l'entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c'est le bruit d'autres cœurs, de millions d'autres cœurs battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs,

Leur bruit est celui de la mer à l'assaut des falaises

Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d'ordre :

Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons,

Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l'ombre à la besogne que l'aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au rythme même des saisons et des marées, du jour et de la nuit.

Robert Desnos, Sous le pseudonyme de *Pierre Andier*, In *L'Honneur des poètes*, Editions de Minuit clandestines.

Les dents serrées

*Je hais. Ne me demandez pas ce que je hais
il y a des mondes de mutisme entre les hommes
et le ciel veule sur l'abîme, et le mépris
des morts. Il y a des mots entrechoqués, des lèvres
sans visage, se parjurant dans les ténèbres
il y a l'air prostitué au mensonge, et la Voix
souillant jusqu'au secret de l'âme*

mais il y a

*le feu sanglant, la soif rageuse d'être libre
il y a des millions de sourds les dents serrées
il y a le sang qui commence à peine à couler
il y a la haine et c'est assez pour espérer.*

*Sous le pseudonyme de Jean Amyot, In L'Honneur des poètes,
Editions de Minuit clandestines, 14 juillet 1943.*

*Pierre Emmanuel, 1916-1984 « ... Engagé dans l'action aussi bien qu'en lui-même, il sera,
dès le début, l'un des animateurs de la « contrebande » aussi bien qu'un des participants aux
publications clandestines ». In P. Seghers, La Résistance et ses poètes*

III- Les revues littéraires : Un puissant relai

Les revues représentent un phénomène éditorial important car elles sont le lieu de repli des écrivains. Les Français éprouvent un grand intérêt pour celles-ci car ils sont lassés des journaux (écrits trop petit, censure forte, information de propagande). Le rationnement du papier fait que cahiers, livrets, plaquettes, feuillets poétiques deviennent des « revues » et ainsi, gagnent en notoriété.

1- Les revues légales

Olivier Cariguel a recensé quatre-vingt revues littéraires légales, dont soixante-cinq titres pour la France continentale : 30 pour la zone Nord, 35 pour la zone Sud, jusqu'en 1942.

Exemple en zone Sud : « **Confluences** » est créée en juillet 1941 à Lyon par Marc Beigbeder et Marc Barbezat, grâce à un stratagème : ils réalisent une fausse couverture pour faire croire à la censure que la revue existait avant l'Occupation. De plus, dans le premier numéro, des notes de lecture laissent croire à un soutien au maréchal Pétain.

Elle est la revue littéraire dont les sommaires sont les plus riches. Elle bénéficie de l'influence et des conseils d'Aragon. Elle sera suspendue de juillet à octobre 1942 pour avoir publié dans le n°12 son poème « *Nymphée* ».

Passages de *Nymphée* jugés subversifs par P. Marion :

Quatrain 11 : « *Lorsqu'un peuple s'enfuit devant l'envahisseur
Il laisse sur ses pas les ruines de sa vie* » → débacle et exode.

Quatrain 18 : « *Nous nous sommes durcis au feu de nos périls
Nous attendrir sur tout en avons-nous le temps
Nous avons désormais un idéal viril
et la loi de nos cœurs est la loi du comptant.* »

Quatrain 20 : « *Moi j'écoute ces voix qui montent du désastre
et je ferme Racine et je rêve à mon gré*

Le ciel n'a pas perdu le compte de ses astres

Rien n'enlève à l'amour le droit de soupirer. » → Ces deux quatrains encouragent à la Résistance.

C'est pour quoi, écrit Marion, « *J'ai pris cette sanction à regret, mais, pour des raisons fort simples à entendre, je l'appliquerai à d'autres Revues chaque fois que leurs collaborateurs emploieront la méthode dénoncée.* »

Elle publie nombre d'écrivains résistants : Louis Aragon, Pierre Emmanuel, Paul Eluard, Henri Michaux, Francis Ponge, Robert Desnos, Max Jacob, Eugène Guillevic, Jean Paulhan, Pierre Seghers...

Exemple en zone Nord : « **Messages** » est dirigée par le poète **Jean Lescure** qui la conçoit comme une revue devant combattre l'influence de la *Nouvelle Revue Française* reprise par Drieu La Rochelle. Elle est lancée avec l'aval de J. Paulhan. Pour J. Lescure, « *Défendre la poésie c'était défendre la liberté, et inversement, se battre pour la liberté, c'était donner à la poésie, et donc à l'Homme, la chance de sa dignité, le pouvoir de se nommer.* » L'Homme « *que le totalitarisme menaçait* ». **Messages** est pour lui un porte-parole de la « **Résistance lyrique** », d'une littérature non politicienne de la résistance.

Elle offre un sommaire de qualité; ainsi son numéro intitulé « *Domaine français* » réunit plus de cinquante auteurs importants, qui collectivement, font assumer « *à la littérature française l'honneur de l'insoumission* ».

Messages est emblématique des ruses et astuces utilisées pour contourner la censure allemande : antidatage, impression en Suisse (par l'intermédiaire de François Lachenal, légation Suisse à Vichy) et en Belgique ; propos antinazis dans des textes poétiques ambigus, publication de textes *unerwünscht* (« non-souhaités » : textes d'auteurs anglais ou juifs).

Dans ses « chroniques » **Messages** désigne les gens abhorrés (Drieu La Rochelle, Cocteau), introduit les revues interdites de la zone Sud (*Poésie 41, Fontaine*), cite les poètes à l'index (Aragon) ou ceux introuvables en librairie (Daumal, Lorca, Jouve).

Exemple pour la Zone interdite, Nord – Pas-de-Calais : « **Les Feuilles du Quatre Vingt et Un** ». Son fondateur, **André Stil**, naît en 1921 dans une famille ouvrière du Nord minier. Il est instituteur puis professeur de philosophie au Quesnoy sous l'Occupation. Il adhère en mai 1942 au Front national (communiste) et participe à des actions de résistance. Il devient membre du groupe surréaliste *La Main à plume* et fonde en mai 1943 **Les Feuilles du Quatre Vingt et Un**. L'imprimeur est inconnu; les mentions légales et de censure ne sont pas indiquées.

Noël Arnaud, fondateur de *La Main à plume*, 1982 : « *Les feuilles étaient imprimés et, d'abord, diffusés à petit nombre, séparément, puis réunis dans une chemise cartonnée, et le plus gros du tirage était mis en vente sous cette forme. Seuls en effet, les imprimés de moins de quatre pages échappaient encore à la censure allemande, après qu'une ordonnance des autorités d'Occupation eut, au milieu de l'année 1942, contingenté l'emploi du papier.* » D'après lui, les Feuilles étaient considérés par la législation allemande de la zone Nord et Pas de Calais comme des prospectus, au même titre qu'un faire-part de naissance.

2- Les revues clandestines

Cinq revues littéraires clandestines existent : *Cahiers de libération, L'Eternelle Revue, Les Etoiles, Les Lettres françaises, La Pensée libre*. La Bibliothèque nationale a comptabilisé plus d'un millier de périodiques clandestins.

Exemple en zone Nord : **Les Lettres françaises** sont fondées par **Jacques Decour** en 1941, avec J. Paulhan, L. Aragon, J. Debû-Bridel ; la revue devient pour la zone occupée l'organe du CNE. J. Decour est fusillé comme otage au Mont-Valérien le 30 mai 1942.

La revue est rédigée (n°1 à 9) dans le bureau de Claude Morgan au musée du Louvre.

« *Le plan hitlérien d'asservissement de la France est un plan d'assassinat de l'intelligence française.* (...) »

Ecrivains français, nous devons jouer notre rôle dans la lutte historique engagée par le Front National. Les lettres françaises sont attaquées. Nous les défendrons.

Représentants de toutes les tendances et de toutes les confessions : gaullistes, communistes, démocrates, catholiques, protestants, nous nous sommes unis pour constituer le FRONT NATIONAL DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS. (...)

Nous sauverons par nos écrits l'honneur des lettres françaises. Nous fustigerons les traîtres vendus à l'ennemi. Nous rendrons l'air de notre France irrespirable à ces scribes de l'Allemagne.

Nous défendrons les valeurs qui ont fait la gloire de notre civilisation. (...) »

*Les Lettres françaises, créées par les signataires de cet appel, pour en être l'expression ; sera « notre instrument de combat », Extraits du **Manifeste du Front National des écrivains**, J. Decour, *Les Lettres françaises*, n°1, septembre 42 :*

« ... Notre métier ? Pour en être digne, il faut dire la vérité, la vérité est totale ou n'est pas. La vérité : les étoiles sur les poitrines, l'arrachement des enfants aux mères, les hommes qu'on fusille chaque jour, la dégradation méthodique de tout un peuple – la vérité est interdite. (...)

Si nous voulons rester dignes d'une mission qui ne comporte ni infantilisme ni régression, d'une mission qui est prise de conscience du réel, qui est au service de l'esprit – alors il n'y a qu'une seule solution possible : sentir de toutes nos fibres la passion dont vibre la nation, nous intégrer à son combat, briser la dalle du silence sous laquelle on nous étouffe et CRIER LA VÉRITÉ ! La crier à faire éclater le tympan et la boîte crânienne du bourreau de notre peuple, des bourreaux de l'esprit !

*Car la vérité qui s'empare des peuples devient volonté et audace, acier et dynamite, victoire et triomphe. », E. Thomas, *Les Lettres françaises*, n°2, octobre 42, *In Paroles de l'ombre 2*, J-P. Guéno.*

En zone Sud, **Aragon** crée un comité d'écrivains de la clandestinité à partir duquel les réseaux d'intellectuels se ramifient, d'où le nom de leur revue : **Les Étoiles** ; celle-ci se rapproche plus d'un bulletin d'information.

En novembre 1941 commencent à circuler sous le manteau, à Lyon, de petits opuscules à couverture grise. C'est le premier numéro des **Cahiers clandestins du Témoignage chrétien** ; malgré un faible tirage, le retentissement est considérable.

Le père Pierre Chaillet, jésuite, a l'idée de rédiger et diffuser clandestinement des textes rappelant les exigences de la conscience chrétienne, affirmant que **la conscience passe avant l'obéissance**. Il s'entoure de jésuites lyonnais et d'intellectuels pour produire une revue d'une très haute tenue littéraire et spirituelle. Les mots sont une arme, le titre du premier numéro « *France, prends garde de perdre ton âme* », fait choc ; il est écrit par le père Fessard : (...)

« Les Français qui vous présentent ces Cahiers ne font pas de politique pour ou contre ceci ou cela. Ils n'ont d'autre souci que d'empêcher la lente asphyxie des consciences ; ils vous apportent des faits contrôlés et des documents authentiques ; ils vous rappellent des directives doctrinales.

Ils s'en remettent à votre ingéniosité pour amplifier, avec prudence et courage l'écho de ces Cahiers du Témoignage chrétien.

« Un peuple entier est en train de perdre son âme » : c'est ainsi qu'un prélat allemand caractérisait la situation de son pays au moment où la marée nazie commençait de le submerger.

Il y a un an, la France était à son tour submergée et elle perdait la liberté. (...) Depuis un an, à côté du travail politique, toute une action souterraine proprement spirituelle s'est

déployée, qui tend à nous faire renoncer à ces valeurs chrétiennes (...). De cette action, le but dernier est **l'asservissement de l'âme même de la France**.

Ces pages entendent se borner strictement à cet aspect spirituel de la situation présente, mais elles voudraient ouvrir les yeux de tous les Français soucieux encore des valeurs humaines et chrétiennes :

I. Sur le caractère foncièrement antichrétien de la mystique qui inspire le nazisme.

II. Sur les procédés surnois de pénétration et de persécution employés par l'esprit hitlérien.

III. Sur leur application en France et les résultats déjà obtenus. »

Témoignage chrétien a pour enjeu de sauvegarder l'humain dans un monde de destruction de l'homme ; il porte secours aux persécutés, œuvre pour les sauver de l'extermination; avec des textes nourris, il informe de l'idéologie nationale-socialiste, de ses pratiques ; il produit des ouvrages d'information et de réflexion concernant toute l'Europe.

Selon **F. Bédarida**, Témoignage chrétien « s'inscrit dans la stratégie de communication qui a joué un rôle capital au cours de la Seconde Guerre mondiale pour abattre l'Allemagne hitlérienne, que ce soit en France même au moyen des publications clandestines ou à Londres par la voix de la BBC. »

3- Des revues hors France métropolitaine

En Afrique du Nord : **Fontaine**. Sous l'impulsion de **Max-Pol Fouchet**, la revue devient sous l'Occupation une grande revue littéraire. Elle symbolise la résistance des écrivains dès l'éditorial de septembre 1940 : « *Nous ne sommes pas vaincus* » ; elle représente un message d'espoir et de liberté venu d'Alger. A la défaite militaire, elle oppose des noms de poètes. En 1978, M-P Fouchet dira de *Fontaine* qu'elle considérait « *comme un élémentaire devoir de s'opposer à l'ennemi, de regrouper des écrivains hostiles à la collaboration, de défendre la liberté. Elle se mit au service de la Résistance. (...) Ces pages suscitèrent même des engagements dans la lutte clandestine* »

La revue se fait rappeler à l'ordre par P. Marion qui a repéré sa pratique des allusions. Elle publie aussi des livres et des recueils de poésie.

Une édition miniature imprimée à Londres est parachutée dans les maquis fin 1943 par la RAF (elle se trouve dans les containers de médicaments, d'armes ou d'explosifs).

Auteurs de *Fontaine* : P. Emmanuel, G-E. Clancier, L. Aragon, R. Daumal, P. Eluard, M. Yourcenar, A. Camus, J. Wahl, E. Mounier, M. Jacob, E. Bove, P. Soupault...

En Martinique : **Tropiques**, revue fondée par **Aimé Césaire** et **René Ménil** ; elle a été la seule revue contrainte par le gouvernement de Vichy de s'arrêter, de mai à octobre 43. Elle est née du « *vide culturel* » (Césaire) existant aux Antilles, qui ne recevaient aucun livre de Paris, et pour entraîner dans la Résistance d'autres intellectuels martiniquais.

Conclusion

Hiver

*Assez des hommes gris qui pèsent sur nos jours,
De leur vide immense qui fait saigner nos villes,
De la nuit sans étoiles serrée à notre gorge,
Qui noya l'aube des rues et des forêts...
Votre rêve de fous de sang de coups s'achève,
Malgré vous le pelage du jour se relève
Le vent la vie dispersent l'âcre fumée de vos os.*

Georges-Emmanuel Clancier, 1944. (Dès 1940, il est le correspondant à Limoges de la revue Fontaine : il demande et achemine les textes par la Suisse et Tanger)

La censure a eu pour effet dissuasif de contraindre à publier des textes de littérature légale de contrebande.

Les revues, récupérant les auteurs, se sont situées aux avant-postes de la création. Pendant ces années, la création poétique a explosé, mais ne produisant pas toujours des poèmes de qualité ou à la hauteur du message qu'ils veulent faire passer.

Mais tous ces « *modestes coups d'épingle intellectuels et moraux* » (F. Bédarida) ont été autant de contribution à la lutte armée.

Le bilan est lourd pour les imprimeurs, arrêtés, tués, déportés.
157 écrivains (soldats, combattants, résistants) sont morts pour la France.
Les poètes R. Desnos, H. Maspero et B. Fondane sont morts en déportation.

À travers tous ces exemples d'écrivains, du choix personnel qu'ils ont fait de ce que serait leur arme pendant la guerre, la frontière entre le courage de la clandestinité ou la « lâcheté accommodante » de la légalité disparaît...

« *La poésie est le salut de ce qu'il y a de plus perdu dans le monde* »
Joë Bousquet, *Papillon de neige. Journal, 1939-1942*

... Et la littérature dans les camps ?

*Malgré surveillance, rondes,
fouilles des gardiens du camp,
je possède une arme :
mes vers,
qui ne sont pas chargés à blanc
mais à balles.*
Nicolas Fomitchef

*À Yvonne Blech
Nous étions ivres d'Apollinaire
et de Claudel
vous souvient-il ?*

*C'est le début d'un poème
dont je voulais me souvenir
pour vous le dire.*

*J'ai oublié tous les mots
ma mémoire s'est égarée
dans les délabres des jours passés
ma mémoire s'en est allée
et nos ivresses anciennes
Apollinaire et Claudel
meurent ici avec nous.*
Charlotte Delbo, in *Une connaissance inutile*

Un des points les plus abordés dans les récits de déportés est **la Mémoire** : garder la mémoire de ce que l'on a connu, de ce que l'on a appris pour ne pas être réduit à un numéro ou à l'esclave que vise à faire de l'homme le camp. Dans *Une connaissance inutile*, **Charlotte Delbo** écrit : « *Perdre la mémoire, c'est se perdre soi-même, c'est n'être plus soi.* ». Pour ne pas se perdre, elle invente des exercices : se rappeler les numéros de téléphone, les stations de métro, les magasins. Mais cela ne suffit pas ; « ... *au prix d'efforts infinis* », elle se remémore « *cinquante-sept poèmes. J'avais tellement peur de les voir s'échapper que je me les récitais tous les jours, tous l'un après l'autre, pendant l'appel. J'avais eu tant de peine à les retrouver ! Il m'avait fallu parfois des jours pour un seul vers, pour un seul mot, qui refusaient de revenir.* »

Les détenus qui font l'expérience de la poésie (réciter ou écouter) ont conscience qu'à travers elle (mais aussi le théâtre), ils nient le camp, ils retrouvent leur dignité.

Parfois, la mémoire devient un travail d'équipe; il faut se mettre à plusieurs pour reconstituer un poème. **Robert Antelme**, *L'espèce humaine* : « *Quelque temps auparavant, Gaston avait demandé à des copains d'essayer de se souvenir des poésies qu'ils connaissaient et d'essayer de les transcrire. Chacun d'eux, le soir, allongé sur sa paillasse, essayait de se souvenir et quand il n'y parvenait pas, allait consulter un copain. Ainsi, des poèmes entiers avaient pu être reconstitués par l'addition des souvenirs qui était aussi une addition de forces. Lancelot – un marin qui était mort peu de temps avant cette réunion – avait transcrit les poèmes sur des petits bouts de carton qu'il avait trouvés au magasin de l'usine.*».

Ces poésies sont dites lors de « séances récréatives », le dimanche après-midi ; y figurent aussi des chants, parfois du théâtre. Ces séances permettent à beaucoup de détenus (parmi ceux qui écoutent) d'éveiller leur attention, de sortir de leur léthargie, de les « arracher à la poche vide du ventre », (R. Antelme), et d'ouvrir sur le monde qu'ils sont en train d'oublier. Pour ceux qui les disent, ils exercent leurs forces intellectuelles : victoire certaine sur le système nazi.

Consciemment ou non, chacun a le sentiment qu'avec la poésie – et le théâtre – l'homme réintègre ce qui fait la quintessence de l'humanité. A tel point que certains n'hésitent pas à sacrifier leur « repas » au risque de perdre la vie. Dans *Si c'est un homme*, **Primo Levi** explique la *Divine Comédie* à Jean, un compagnon ; il a un trou de mémoire et dit qu'il donnerait sa soupe pour retrouver le passage oublié. (« ...*Je donnerais ma soupe d'aujourd'hui pour pouvoir trouver la jonction entre « non ne avevo alcuna » et la fin. Je m'efforce de reconstruire le tout en m'aidant de la rime, je ferme les yeux, je me mords les doigts : peine perdue, le reste est silence. D'autres vers me traversent l'esprit (...)* Ch. 11)

Sacrifice qu'effectue **Ch. Delbo** pour acquérir *Le Misanthrope* que lui présente une petite gitane ; elle donne sa ration de pain : « *Qui a jamais payé un livre aussi cher ?* » (in *Une connaissance inutile*, 123-125). Elle rentre à sa baraque, retrouve ses compagnes mangeant leur pain ; en découvrant son « achat », toutes lui coupent une tranche dans leur ration. Ce livre est accueilli comme un Messie.

Du théâtre est dit ou joué dans plusieurs camps; il en fut aussi écrit : **Hermann Langbein** parle de 40 pièces de vers en russe, écrites à Sachsenhausen, retrouvées murées dans les fondations d'un bâtiment des années après la libération.

Beaucoup de poèmes furent écrits : cf *Ces voix toujours présentes, Anthologie de la poésie européenne concentrationnaire*.

Bibliographie

Sous la direction de Bruno CURATOLO et François MARCOT, *Ecrire sous l'Occupation, Du non-consentement à la Résistance, France-Belgique-Pologne 1940-1945*, Presses Universitaires de Rennes, Collection « Histoire », 2011

Olivier CARIGUEL, *Panorama des revues littéraires sous l'Occupation, juillet 1940-août 1944* IMEC, Coll Inventaires 2007

R. O. PAXTON, O. CORPET, Cl. PAULHAN, *Archives de la vie littéraire sous l'Occupation, A travers le désastre*, IMEC 2009

Jean LESCURE, *Poésie et Liberté, Histoire de Messages, 1939-1946*, IMEC 1998

François et Renée BEDARIDA, *La résistance spirituelle 1941-1944, Les Cahiers clandestins du Témoignage chrétien*, Albin Michel 2001

Stéphanie CORCY, *La vie culturelle sous l'Occupation*, Perrin 2005

Fabienne FEDERINI, *Ecrire ou combattre, des intellectuels prennent les armes (1942-1944)*, La Découverte, coll Textes à l'appui 2006

Jean-Pierre GUENO, *Paroles de l'ombre 2, Les arènes*, coll L'Histoire entre nos mains 2011

Anne SIMONIN, *Les Editions de Minuit, Le devoir d'insoumission, 1942-1955*, IMEC 2008

Pierre SEGHERS, *La résistance et ses poètes, France 1940-1945* (Préface d'Anne Simonin), Poésie Seghers 1974-2004

Paul ELUARD, *Au rendez-vous allemand*, Editions de Minuit 1945-2012

La Résistance en poésie, Des poèmes pour résister, Magnard Collège/Lycée 2010

Ces voix toujours présentes, Anthologie de la poésie européenne concentrationnaire, FNDIRP, Presses Universitaires de Reims, 1995

Paroles de déportés, Les éditions de l'Atelier, FNDIRP, 2001

VERCORS, *Le silence de la mer*

Henri CALLET, *Sur les Murs de Fresnes*, 1945

Guillaume PIKETTY, *Français en résistance, carnets de guerre, correspondances, journaux personnels* ; Robert Laffont, collection Bouquins, 2009

Hélène BERR, *Journal*, Tallandier, collection Point, 2008

Hermann LANGBEIN, *La Résistance dans les camps de concentration nationaux-socialistes*, Fayard, 1980

Charlotte DELBO, *Une connaissance inutile*, Les Editions de Minuit, 1970

Primo LEVI, *Si c'est un homme*, (1958-1976), Julliard, 1987

Robert ANTELME, *L'espèce humaine*, Gallimard, 1957, coll. Tel

Sites

Mémorial de la Shoah, « Hélène Berr, Une vie confisquée », expo novembre 2009-mars 2010